

MAXIM LEO

HISTOIRE
D'UN ALLEMAND
DE L'EST

récit traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni

ACTES SUD

PROLOGUE

Lorsque j'entrai dans sa chambre d'hôpital, Gerhard se mit à rire. Il voulut dire quelque chose. Des mots étranges, gutturaux, sortirent de sa bouche. Puis il rit de nouveau. Je ne me rappelle pas que mon grand-père ait jamais pris pareil plaisir à me voir. Le médecin m'expliqua que l'attaque avait endommagé la zone du langage de son cerveau. Qu'excepté des sentiments, il ne pouvait désormais plus rien exprimer, et que le rationnel était bloqué. Je me suis dit que jusqu'ici ça avait toujours été exactement le contraire.

Gerhard s'adressait à moi. Je fis mine de comprendre quelque chose. Je finis par lui dire qu'hélas, je ne comprenais rien du tout. Gerhard hocha tristement la tête. Il avait peut-être espéré que je pourrais le libérer de son mutisme. Comme je l'avais si souvent, jadis, aidé à se sortir de la rigidité de ses sentiments, avec une plaisanterie ou une remarque insolente qui ébranlait son autorité. J'étais le clown de la famille, celui auquel on ne prête jamais de mauvaises intentions. Je pouvais chatouiller un peu le héros familial, l'homme que nul n'osait contredire.

La lumière claire du printemps brillait à travers la fenêtre de la chambre d'hôpital. Le visage de Gerhard était flasque et vide. Nous nous taisions. J'aurais aimé discuter avec lui. Je veux dire : discuter

vraiment. Le plus souvent, au bout de dix minutes au maximum, les conversations avec Gerhard se transformaient en monologues sur ses derniers succès en date. Il parlait des livres qu'il était en train d'écrire, des conférences qu'il avait tenues, des articles de journaux qui parlaient de lui. J'ai tenté à plusieurs reprises de lui en faire dire plus – plus que les histoires connues de tous. Mais il ne voulait pas. Il est possible qu'il ait eu peur d'une trop grande proximité. Qu'il se soit habitué à être un monument.

Désormais, il est trop tard. Cet homme, pour lequel le langage a toujours été l'essentiel, est devenu muet. Je ne peux plus l'interroger. Ni moi, ni personne. Il gardera ses secrets.

Gerhard a été un héros avant même d'être un adulte. A dix-neuf ans, il s'est battu dans la Résistance française, la SS l'a torturé, des partisans l'ont libéré. Après la guerre, il est revenu victorieux en Allemagne et a contribué à la construction de la RDA, cet Etat dans lequel tout était censé aller vers le mieux. Il est devenu un journaliste important, un pilier du nouveau pouvoir. On avait besoin de gens comme lui à l'époque. Des hommes qui avaient fait tout ce qu'il fallait pendant la guerre, des hommes dont on pouvait se réclamer quand on voulait expliquer pourquoi cet Etat antifasciste devait exister. Ils l'ont envoyé en tournée dans des écoles et des universités. Il y racontait sans cesse son combat contre Hitler, la torture, la victoire.

C'est avec ces histoires-là que j'ai grandi. J'étais fier d'appartenir à cette famille, fier que ce grand-père soit le mien. Je savais que Gerhard avait eu un pistolet et savait manier les explosifs. Lorsque je rendais visite à mes grands-parents à Friedrichshagen, il y avait toujours de la tarte aux pommes et de la salade de fruits pour le goûter. Chaque

fois je demandais à Gerhard de me raconter le passé. Gerhard parlait des nazis effrayants et des partisans courageux. Parfois, il bondissait sur ses jambes et jouait une scène, passant d'un personnage à l'autre. Quand Gerhard interprétait un nazi, il faisait une grimace et parlait d'une voix profonde, une sorte de gargouillement. Après la représentation, le plus souvent, il m'offrait du chocolat Milka. Aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher de penser à ces nazis monstrueux quand j'en mange une barre.

En présence d'adultes, Gerhard n'était pas aussi drôle. Il ne supportait pas que quelqu'un de la famille "louvoie avec la politique", comme il le disait. En réalité, tous ceux qui, à l'inverse de Gerhard, ne croyaient pas en la RDA louvoyaient avec la politique, d'une manière ou d'une autre. Le pire, c'était Wolf, mon père, qui n'était même pas au parti mais avait épousé la fille préférée de Gerhard, Anne, ma mère. Ils se disputaient beaucoup, le plus souvent à propos de choses que je n'ai vraiment comprises qu'ultérieurement : l'Etat, la société, la cause, comme on les appelait à l'époque. Notre famille était une sorte de RDA en miniature. C'est là que se déroulaient les affrontements qui ne pouvaient pas avoir lieu ailleurs. C'est là que l'idéologie rencontrait la vie. Ce combat fit rage pendant toutes ces années. C'est à cause de lui qu'à la maison ma mère pleurait secrètement dans la cuisine et que Gerhard devint pour moi un étranger.

Gerhard et moi restâmes encore assis un moment ensemble, en cette journée de printemps, dans cette chambre d'hôpital qui sentait la cantine et les désinfectants. Dehors, l'obscurité tombait peu à peu. Gerhard était replié sur lui-même. Son corps était là, mais lui paraissait être ailleurs. Cela semblait peut-être étrange, mais j'eus l'impression

qu'à ce moment-là seulement, la RDA était vraiment au bout du rouleau. Dix-huit ans après la chute du Mur, ce n'était plus le sévère héros que j'avais assis devant moi, mais un homme aimable et désespéré. Un grand-père. Pour nous dire au revoir, nous nous prîmes dans les bras l'un de l'autre, ce que nous n'avions encore jamais fait, je crois. Je courus dans le long couloir de l'hôpital, je me sentais à la fois triste et plein d'allant.

Ce jour-là, pour la première fois, j'ai souhaité pouvoir retourner en RDA. Pour comprendre ce qui était vraiment arrivé à l'époque. A mon grand-père, à mes parents, à moi. Qu'est-ce qui nous avait éloignés les uns des autres ? Que pouvait-il y avoir d'important au point de nous rendre étrangers les uns aux autres, ce que nous sommes encore aujourd'hui ? La RDA est morte depuis longtemps, mais dans ma famille elle est encore assez vivante. Comme un spectre incapable de trouver le repos. A un moment, lorsque tout fut fini, on ne parla plus des combats de l'époque. Nous avons peut-être espéré que les choses se régleraient d'elles-mêmes, que les temps nouveaux soigneraient les plaies anciennes.

Ensuite, c'est devenu une obsession. Je suis allé dans les archives, j'ai fouillé dans les armoires et dans les caisses, j'ai trouvé de vieilles photos et des lettres, un journal oublié depuis très longtemps, des dossiers secrets. J'ai interrogé les membres de ma famille, l'un après l'autre, des semaines durant. J'ai posé des questions qu'en temps normal je n'aurais jamais osé formuler. J'en avais le droit parce que j'étais devenu un chercheur, un spécialiste de ma propre famille. Et tout d'un coup notre RDA en miniature était ressuscitée, comme si elle avait

attendu l'instant où elle pourrait ressurgir, se montrer à nouveau sous toutes les coutures, rectifier deux ou trois choses et peut-être effacer un peu de la colère et de la tristesse qui étaient toujours présentes.

Lors de ce voyage dans le passé, j'ai refait la connaissance de Gerhard, Anne et Wolf. Et j'ai découvert Werner, mon autre grand-père, dont j'ignorais pratiquement tout jusque-là. Je crois que cette journée passée auprès de Gerhard, à l'hôpital, a déclenché quelque chose. Un homme qui ne maîtrisait plus le langage nous a rendu la parole.